

Le hameau, où ils passaient tous leurs étés quand ils étaient enfants, aujourd'hui n'était plus que l'ombre de ce qu'il avait été jadis. La plupart des maisons restaient fermées. De rares amateurs de vacances au vert repeuplaient pour quelques jours au printemps et l'été les maisons oubliées et donnaient vie aux bâtisses abandonnées.

Antoine et Alice venaient d'hériter de la maison de leurs grands-parents. Leur grand-mère était morte depuis plusieurs années, mais le grand-père n'avait jamais voulu se séparer de cette maison, même s'il n'y venait plus depuis plusieurs années. « Quand je serai mort, vous ferez ce que vous voudrez. Mais moi vivant, je la garde ! ». Voilà ce qu'il répétait depuis la maison de retraite où il vivait. Finalement, on laissa le vieil homme décider. Tout le monde fut surpris lorsque le notaire annonça qu'il l'avait léguée à ses petits-enfants. Leur père ne s'en offusqua pas, et Antoine et Alice avaient pris la route pour faire l'état des lieux de leur propriété.

La petite maison était là où elle avait toujours été. Entourée d'une haie d'arbustes et surplombant la vallée, elle était nichée à la sortie du hameau aujourd'hui déserté. Les volets clos et l'herbe haute témoignaient de la longue absence qui les avait précédés.

Antoine glissa la clé dans la serrure et ouvrit la porte. Les parfums de leur enfance leur sautèrent au nez. Il flottait toujours cette odeur de bois, de cire et de fleurs séchées. Alice tira les rideaux et laissa la lumière entrer. Tout était à sa place, comme dans leur souvenir. Une grande table pour rassembler la famille, un buffet, des lampadaires. Les fauteuils recouverts de jetés aux fleurs fanées par les années. Le poêle dans la cheminée en pierre. Dans la cuisine aussi rien n'avait bougé. Les casseroles suspendues à la crédence attendaient qu'on les utilise. La maison semblait avoir attendu depuis bien longtemps le retour de ses occupants.

Ils gagnèrent l'étage pour ouvrir les chambres et faire entrer un peu d'air. Les couvre-lits avaient retenu la poussière depuis la dernière fois que quelqu'un était venu passer un week-end. Alice rejoignit la chambre où elle et Antoine dormaient quand ils étaient enfants. Le lit apparaissait plus petit que dans ses souvenirs. Antoine continuait d'ouvrir les pièces.

Ils se souvenaient combien leur famille avait partagé de bons moments ici. Les balades dans les prés, les confitures, les goûters mais aussi ces moments magiques passés avec leurs grands-parents. Une foule de détails venait à l'esprit. L'enfance était un écrin pour les petits bonheurs quotidiens. Par la fenêtre Alice aperçut le jardin. Aussitôt elle voulut le rejoindre pour retrouver la balançoire et le potager. Elle dévala les escaliers comme dans sa tendre enfance. Antoine sourit. Sa sœur courait toujours après quelque chose. Depuis toute petite, elle s'évertuait à ne pas rester en place.

Antoine regardait les murs et les cadres suspendus. Les vestiges de ses tendres années lui sautaient aux yeux. Une profonde nostalgie le saisit, faite de douceur bien sûr, mais aussi de rires et de larmes. Il ne se faisait à l'idée que son grand-père les avait quittés. Il ne se résignait pas à cette disparition. Devoir inspecter la maison et trier ses affaires lui pesait. Il n'aimait pas ce sentiment d'inquisition. Ce voyeurisme lui déplaisait. Mais qu'ils décident de garder la maison ou qu'ils s'en séparent, ce moment était indispensable. Depuis la fenêtre du palier, il aperçut sa sœur dans le jardin. Alice partait en expédition dans leur terre de jeu favorite, encore peuplée des histoires de fantômes et de pirates qui les amusaient tant.

Antoine monta les quelques marches qui permettaient d'accéder au grenier. Il n'y venait jamais souvent. Mais un état des lieux global sous-entendait de tout inspecter. Il déverrouilla la porte et finit d'enjamber les dernières marches. Il se rappelait les poutres, l'odeur du bois, les vieilles malles et les souvenirs entassés.

Des objets devenus inutiles, de la vaisselle ébréchée, des objets conservés pour ce qu'ils rappelaient plus que pour leur valeur,

s'entassaient ici ou là. Les vieux meubles étaient pleins de draps anciens et de vêtements démodés. Les cadres d'aïeux inconnus observaient l'intrus. Antoine regardait les visages sérieux des photos sépia. Cela prendrait des jours pour trier et débarrasser la maison.

Antoine marcha dans le grenier et souleva des cartons, poussa des livres. Plusieurs vies semblaient être entassées. Certains cartons n'étaient pas fermés, d'autres débordaient d'affaires. Les couvercles des malles résistaient. Elles n'avaient pas été ouvertes depuis si longtemps.

Antoine s'installa dans un vieux fauteuil. Il contempla le grenier. Finalement, il jeta son dévolu sur une malle.

Entreposée dans un coin de la pièce, il n'eut aucun mal à y accéder. Il souffla la poussière et souleva le couvercle. Le contenu se composait de divers paquets. Des vêtements emballés, quelques livres, un paquet de photos jaunies retenues par un ruban et une boîte en fer. Antoine ouvrit la boîte. Cette dernière contenait des lettres, des cartes postales et un vieux calepin à la couverture en cuir.

D'un rapide coup d'œil, Antoine vit des illustrations d'un autre temps. Des souvenirs de pays lointains aux frontières redessinées par l'histoire, mais aussi les symboles de cultures qui deviendraient les standards du tourisme actuel. Sydney, Calcutta, Rio, temple d'Angkor, Taj Mahal, ... un tour du monde illustré dans un paquet scellé.

Antoine feuilleta le calepin. Une écriture fine et serrée s'étalait sur toutes les pages. Les pages diffusaient cette odeur apaisante caractéristique du vieux papier. Les mots n'étaient pas faciles à déchiffrer. Ils avaient été tracés à la va-vite. Au premier coup d'œil, on devinait l'empressement de l'auteur.

Antoine retourna au fauteuil et s'installa sous la fenêtre de toit pour profiter de la lumière du jour. Il tourna les pages. La même écriture s'alignait, parfois plus apaisée ou au contraire plus pressée. Antoine chercha une date. Au début du carnet, l'auteur avait écrit « *janvier*

1916 ». Près de cent ans séparaient l'auteur et le lecteur. Vu la date, pas étonnant que l'auteur ne soigna pas sa graphie.

Les premières pages racontaient les manœuvres, le front qui opposait la France et l'Allemagne.

*« ...la boue, la terre et la poussière sont notre quotidien. En plus de craindre les pluies d'obus, nous redoutons les averses de pluie et le froid. Il s'engouffre dans les galeries, transperce nos uniformes et nous gelons littéralement sur place. Ce matin, encore une fois, certains de nos compagnons se sont réveillés avec les doigts ou les orteils gelés. Nous n'arrivons pas à nous réchauffer ni à nous sécher. Plus les jours passent et plus les hommes se résignent à mourir ici. Nous avons tous perdu des compagnons. Les tentatives pour repousser l'ennemi se soldent par un nombre de morts croissant. Une boucherie indescriptible. L'odeur pestilentielle des corps en décomposition finit par arrivé jusqu'aux tranchées. Le bruit est insupportable. Le sifflement des obus qu'on nous jette dessus, et les explosions ne sont rien comparés aux cris de ceux qui ont été déchiquetés. Les pauvres bougres ne sont pas encore morts, et nous ne pouvons rien pour eux. Il nous faut attendre la nuit pour recueillir les corps et espérer sauver les blessés.*

*Certains assauts sont plus violents que d'autres. Là, des seaux de terre sont balancés dans les tranchées. Il pleut des pierres, des bras, des pieds. Le sang s'infiltré et pénètre la terre. Notre terre. On nous répète « défendez la patrie ». Mais, je me demande ce qu'il restera à défendre si nous mourrons tous ici... »*

Antoine n'en revenait pas. Il avait entre ses mains un témoignage des tranchées. Il ignorait qu'un membre de la famille ait combattu. Le journal continuait. Toutes les pages étaient noircies par l'écriture. Le lieu n'apparaissait jamais. Les dates se suivaient, mais au premier regard, Antoine n'était pas certain que l'auteur les ait toutes inscrites. Il saisit le paquet de lettres et le carnet. Il décida de poursuivre sa lecture dans un lieu plus confortable.

*« ... Entre espoir et désespoir, notre vie est rythmée par les allées-venues incessantes dans ce labyrinthe de terre. Les rats viennent nous chatouiller les pieds. La boue colle à nos souliers, nos doigts gourds peinent à rester inactifs tant le froid nous glace. Nous montons la garde à tour de rôle, par petits pelotons, espérant que l'équipe ne sera pas descendue comme celle de la veille. La vermine grouille entre nous et les cadavres en décomposition qui restent dans les trous des obus. Les cris des agonisants durent la journée. Il est chanceux celui que l'on parvient à ramener à la nuit tombée. Mais combien ont souffert, conservant la conscience que nous ne ferons rien pour les secourir. Ils hurlent de douleur. Ils pleurent. Ils appellent leurs femmes, leurs mères. Las de nous voir accourir, ils plongent dans un sommeil éternel. Seuls. Oubliés. Sacrifiés.*

*« ... Les ordres tombent. Résister. Se battre. Soumettre l'adverse. Ecraser. Détruire. Vaincre. La patrie sera reconnaissante. Pensez à vos familles. Vous portez en vous la gloire du pays. Vous défendez bien plus que cette campagne. C'est notre histoire, notre vie et par elle, vous protégez l'arrière. Les villes, les villages de France sont en vous. Puisse dans cette terre la force qui permettra la victoire...*

*...Personne n'ose répondre et contredire. Bien au contraire. Nous voulons tous la victoire. Nous y croyons. Elle est notre laisser-passer pour rentrer chez nous. Du moins pour ceux qui sont encore debout. Hier, on a encore essuyé une salve d'obus. Une bonne étoile doit se pencher sur moi puisque je vis encore aujourd'hui. Les gars de ma compagnie déplorent la perte de jeunes tout juste arrivés. Une jeunesse qui redonne à la terre le sang dont elle nourrira les vainqueurs...*

*... Chaque mètre gagné est une maigre victoire. L'ennemi ne tremble pas. Il nous guette et attend le moment d'inattention pour tenter de reprendre le dessus. On espère les munitions, les permissions et les relèves...*

*« ... les gelées sont moins fortes. Signe que le printemps arrive. Nous l'espérons tant. Notre compagnie est encore de retour ici. Je ne peux*

*me résoudre à ne jamais retourner dans mon village. Nos généraux renvoient sans cesse de nouvelles recrues. Des gamins ! Ils me paraissent de plus en plus jeunes. A ce compte-là, on nous enverra bientôt des nouveaux nés pour nous remplacer. Le front ne bouge pas. Nous n'arrivons pas à prendre l'avantage sur l'armée du Kaiser. Nous maintenons nos positions. Nous ne lâcherons rien...*

*... notre compagnie vient de quitter le front. Nous sommes à l'arrière. Certains d'entre nous en profitent pour retrouver les compagnons blessés. Il est inutile de préciser que beaucoup sont morts. Ceux qui survivent à leurs blessures et aux opérations ne sont pas beaux à voir. Les hospices baignent dans une odeur écœurante de cataplasmes, de sang coagulé et de chairs en putréfaction. Les infirmières de la croix rouge œuvrent autant qu'elles le peuvent à soulager les blessés. J'ai surpris une conversation entre elles, certains gars hurlent à la mort dès que la dose de morphine diminue. D'autres pleurent d'avoir perdu un bras, une jambe. Mais que dire de ceux qui ne se reconnaîtront pas quand ils se verront dans un miroir ?*

*Nous sommes fin mars. Je n'arrive pas à me rappeler quel jour précisément. Je sais juste que nous ne tarderons pas à retourner au combat. Le conflit s'enlise et on a de plus en plus souvent l'impression que rien ne pourra le faire pencher en notre faveur. Nous voulons tous rentrer chez nous. Mais sans nouvelles de l'arrière, qu'allons-nous retrouver ? Reste-t-il seulement quelque chose à retrouver ? L'écho des bombardements parvient jusque-là. Nous craignons que le conflit nous oblige à déplacer l'hôpital...*

*5 Avril 1916*

*Le sergent est venu dans notre chambrée. Il est venu chercher des volontaires pour l'escorter jusqu'au quartier général. Nous partons demain au lever du jour...*

*Mai 1916*

*De plus en plus régulièrement, j'accompagne les gradés dans leurs déplacements. Les tranchées ne s'éloignent pas pour autant de mon*

*esprit. A chaque retour de mission, je retourne au front. Les mêmes explosions nous balancent des pierres. Toutes les saisons se ressemblent. Nous sommes terrés comme des rats. Chaque jour nous craignons que l'offensive qui viendra soit la dernière. Mais, chaque fois, une autre journée d'attente sous la mitraille recommence. Cette guerre n'en finit pas de durer.*

*Demain, dès que la relève sera arrivée, je partirai pour l'arrière. La disparition des camarades pèse de plus en plus sur le moral des troupes. La fougue des premiers jours s'est éteinte depuis longtemps. La poussière a remplacé l'humidité de l'hiver. Elle s'incrute sur la peau, sur nos uniformes et nous empêche de respirer. Régulièrement, nous devons porter des masques. Le camp adverse jette des gaz depuis les tranchées. Entre les grenades, les bombes, les mitraillettes et maintenant les gaz, il est miraculeux que je puisse encore écrire.*

*Juillet 1916*

*Je ne sais pas si je peux écrire ce qui vient d'arriver. Aurais-je les mots ? Oserais-je décrire les quelques jours que je viens de vivre loin de cet enfer ?*

*Une fois de plus, l'ordre d'accompagner les gradés est arrivé. Le sergent n'a pas cherché longtemps et m'a désigné. Au petit matin, nous avons quitté l'hôpital. L'escorte était mince. Une dizaine d'hommes entouraient la voiture. Nous suivions un sentier à l'orée d'un bois. Tout à coup, des déflagrations et le feu des mitrailles se mirent à pleuvoir autour de nous. Nous nous sommes jetés au sol et avons rampé jusque dans le fossé pour nous mettre à l'abri. Je ne voyais plus rien. Nous étions tombés dans une embuscade. L'ennemi nous tirait comme des lapins. La grenade avait explosée dans la voiture. Les corps déchiquetés de nos éclaireurs gisaient en miette au milieu du sentier. L'épave de la voiture ne laissait place au doute. Les flammes dansaient et mangeaient les tissus et la peinture. Les corps sans vie des deux officiers et du chauffeur pendaient ridiculement dans le brasier.*

*Je me retournai et découvrit que nous n'étions plus que trois. Les autres avaient plié sous les balles. Je ne savais pas d'où l'attaque était venue. Vif et implacable, le feu des armes ne nous avait laissés aucune chance. Nous pensions avoir quitté l'enfer, mais en fait, il nous poursuivait. Les tranchées et sa barbarie ne nous laissaient pas. La mort nous poursuivait. Elle se cachait derrière un rideau de ronces, d'arbustes et nous ne pouvions lutter. Un des compagnons grimpa dans un arbre. Il voulait essayer de débusquer l'ennemi de sa cachette. Au moindre mouvement de branches ou de feuilles, il tirait. Mais la réponse ne tardait pas. Je décidai de ramper jusqu'au corps devant moi. J'avais aperçu une grenade intacte. La fumée créait un écran qui permit ma progression. Je dégoupillai et envoyai le citron derrière le front improvisé. L'explosion projeta la terre au-dessus de nous. Je ne voulais pas mourir ici. Ni comme ça. Je me servis de la voiture en flammes comme d'un abri. Au sol, sûrement tombée lors de l'assaut, une caisse avec des bouteilles. Il n'en restait qu'une intacte. Je fabriquai un projectile inflammable avec une mèche faite depuis un tissu. J'allumai et envoyai cette bombe d'un seul élan, droit devant moi. Deux corps enflammés surgirent sur le sentier. Ils brûlaient comme des torches. Un des camarades qui était resté dans le fossé releva la tête. Il fut cueilli par une balle.*

*Du haut de son perchoir, le soldat rescapé cherchait à éliminer le tireur ennemi. Il tira, mais la branche sur laquelle il avait pris appui céda. Il se brisa les os en frappant le sol. J'étais donc seul. Seul face à l'assaillant. Seul face à la mort. Une mort certaine qui me prendrait si je n'arrivais pas à me sortir de là. Je me décidais à m'enfoncer dans la forêt. Je retournais vers le fossé en rampant. Je laissais derrière moi un brasier qui continuait de calciner les corps dans la voiture. J'abandonnais les cadavres de mes compagnons. Mais à cet instant, je ne voulais que sauver ma peau. Je me faufilais silencieusement derrière les troncs. Je prenais garde à ne pas dévoiler ma position. J'avançais prudemment dans la pénombre de la forêt. Je ne me souviens pas de combien j'ai pu marcher. Je guettais les moindres bruits, surveillais mes arrières et progressais jusqu'à trouver une cachette.*



*Je finis par trouver un endroit qui me protégerait. A l'abri de rochers, une cavité se présenta. Je ne réfléchissais pas et m'y glissa. Adossé contre la pierre, je serrais mon arme de mes mains. Je tremblais. La peur m'envahissait. J'étais perdu, désorienté. Je ne savais pas où j'étais et ne voulais pas me retrouver face aux soldats ennemis. Mon uniforme me pesait. Au-delà du poids du tissu, c'était surtout ce qu'il représentait qui me pesait. Le sang qui coulait partout autour de moi. Le bruit des bombes et des mitrailles. L'humidité et la promiscuité des tranchées. Les repas infâmes. Les raisons stupides et folles de ce conflit. Je ne voulais plus participer à tout ça. Je voulais que ce soit fini. Je rêvais de rentrer chez moi. Retrouver ma famille et récupérer ma vie d'avant. Je songeais à mes parents. A mes amis qui comme moi avaient grossi les rangs de l'armée française. Nous ne savions pas alors qu'on nous prenait pour de la chair à canon. Nous ne comprenions pas cette violence.*

*Des larmes coulèrent sur mes joues. Elles ne s'arrêtaient pas et devaient tracer des sillons sur mon visage poussiéreux et ravagé. Je ne pouvais faire arrêter leur flot. Je comprenais que je craignais la mort. L'angoisse de ma propre disparition m'assaillait. J'étais apeuré, prostré contre ce rocher qui me protégeait, et je redoutais qu'on me trouve ici et m'abatte comme un chien. Je refusais cette mort. Je maudissais cette souffrance qui envahissait mon corps et mon âme. J'essuyais mes larmes et me décidais à trouver un autre refuge. J'espérais regagner mes troupes et raconter l'embuscade. Je sortais de ma cachette et fus nez à nez avec un soldat.*

*Il fut aussi surpris que moi. Je le mis en joue. Je compris à son regard affolé qu'il était seul. Son visage était couvert de poussière. Je ne savais s'il m'avait suivi ou pas. Nous nous faisons face. Je voyais ses mains qui tremblaient, serrant son Mauser. Il ne m'apparaissait pas très adroit. Il semblait tout droit sorti du berceau. Ses yeux bleus dénotaient dans la pénombre du sous-bois.*

*Tout à coup, des bruits nous parvinrent. Au-dessus de nous, bien plus haut, plus près du chemin, des hommes étaient en mouvement. Je vis le soldat lever ses grands yeux apeurés vers l'endroit d'où venaient les*

*bruits. Sans réfléchir, je me jetai sur lui et l'attirai sous le rocher. Je plaquai ma main sur sa bouche. Son regard bleu naviguait de droite à gauche. Je pouvais y lire la terreur, comme celle que ressentent les enfants. Son souffle chaud sur ma main était rapide. A mesure que le silence emplit de nouveau le bois, le soldat respirait calmement. Je le tenais toujours en respect contre la roche. Son uniforme gris « feldgrau » ne laissait aucun doute sur son appartenance aux bouchers qui dézinguaient les nôtres.*

*Je lui intimais le silence du bout des lèvres, puis relâchais mon emprise. Il murmura « Nicht schießen. Bitte ». Ah le coquin ! Je me décidai à le livrer. Un prisonnier Boche. Il allait payer pour tout ce que nous subissions depuis des mois.*

Antoine stoppa sa lecture. Il ne connaissait pas cette histoire. Dans la famille, jamais personne n'avait raconté l'histoire d'un soldat de la première guerre. D'ailleurs, le grand-père n'était même pas né à cette époque-là. Qui avait bien pu écrire ces lignes ? Sûrement pas un gars de la campagne. Antoine, bien que pas historien, voyait bien que cela ne collait pas avec un paysan. L'écriture était fluide, sans rature ni erreurs d'orthographe. Il pensait demander à Alice si elle avait une idée de qui pouvait avoir rédigé ce carnet. Mais la sœur avait sauté dans la voiture pour faire un tour dans le village. Dégoter un p'tit quelque chose à grignoter, avait-elle dit. Antoine retourna à sa lecture.

*...Après plusieurs heures de marche à travers cette fichue forêt, nous étions épuisés. Heureusement pour nous, Hans avait un bon sens de l'observation. Il nous trouvait quelque chose à nous mettre dans le ventre. Des baies, des racines. Il savait fabriquer des pièges pour attraper de menu gibier. Nous ne dérogeons pas à cette règle de ne plus utiliser nos armes.*

*... nous avons découvert une cabane abandonnée. Elle avait probablement servi peu de temps avant la guerre. Mais depuis le conflit, les hommes avaient déserté cet endroit pour aller nourrir de leur sang, la terre des tranchées. Hans n'est pas l'ennemi sanguinaire*

*et bestial auquel je m'attendais. Curieusement, je ne pensais pas écrire ces mots un jour. D'abord, il me répète sans cesse qu'il se sent français dans son cœur, comme tous les alsaciens. Il a un drôle d'accent quand il parle français. Mais il est vif et son humour me fait oublier les horreurs que j'ai pu voir. Son jeune âge me touche. Je sens en moi une grande colère quand je réalise que nombres de jeunes meurent aujourd'hui. Sacrifiés sur l'autel de la barbarie et du manque de discernement des adultes. Parfois, j'aurais voulu ne jamais connaître cela. Mais Hans me ravit et efface ces vilaines pensées. Il a gardé l'innocence que j'ai perdue. Les quelques années qui nous séparent me revigorent. Plein d'entrain et de joie de vivre, il ne rechigne pas à la tâche.*

*Hier, il s'est mis en tête d'aménager plus confortablement la cabane. Il a sorti le peu qu'elle contient et entrepris un grand nettoyage. Il prend soin de moi. Souvent, il répète qu'il vivra ici quand la guerre s'achèvera. A l'abri du monde, dit-il. Et moi, bêtement, je souris. Je voudrais tant le croire.*

*... cette nuit, un orage tempétueux s'est abattu sur nous. Heureusement que nous restons cachés au cœur de la forêt. Cette cabane, ce refuge nous protège. Je voudrais qu'il en soit ainsi pour encore longtemps. Non pas que la guerre dure, mais qu'elle s'éloigne. Hans fait des cauchemars. Je l'entends tourner encore et encore sur sa paillasse. Parfois, il se réveille en criant. Il dit qu'il ne se souvient pas de ses mauvais rêves. Moi, je me doute bien que l'enfer des tranchées, les bombes, le sang, les explosions, les camarades déchiquetés, les viscères se décomposant dans les cratères, que toute cette sanglante folie meurtrière le rend fou. D'ailleurs, combien d'autres gamins comme lui ont perdu la raison quand ils n'ont pas perdu la vie ?*

*Je ne sais pas par quel hasard, je ne suis pas comme lui. Les horreurs, bien que gravées dans ma mémoire, appartiennent à un autre. Elles ne m'atteignent pas de la même manière. La colère et la désillusion me protègent de la stupeur et de l'effroi. Les nuits sont de plus enclines à de mauvais tourments. La journée, Hans va bien. En*

*apparence du moins. Je sais bien que sous les sourires et les clins d'œil, un mal le ronge et le détruit. Il se consume.*

*Août 1916 ?*

*Je ne suis pas certain de la date. J'ai observé la pleine lune et, dans mes souvenirs, la dernière que j'avais observée luisait peu avant ma désertion. J'en suis convaincu maintenant. Hans et moi, nous avons déserté. Au diable les généraux, les mines et les combats, nous n'y retourneront pas ! Cette guerre ne durera pas éternellement. Et quitte à mourir, autant mourir pour une juste cause. Je préfère mourir fusillé de ne pas avoir ôté la vie, que mourir au front pour un combat qui n'est pas le mien.*

*... Ce midi, nous sommes descendus jusqu'à la rivière. Nous voulions pêcher. Une fois encore, l'espièglerie de Hans me saisit à la volée. Comme le poisson ne mordait pas, il s'est déshabillé et a plongé nu comme un ver dans l'eau claire. Plusieurs fois il m'a appelé. Je ne suis pas très à l'aise avec ses manières cavalières. Petit fils à maman, rit Hans. Piqué dans mon orgueil, je me suis laissé tenter. Hans se moquait de ma pudeur et de ma maladresse. Bon sang, que l'eau était fraîche ! Nous avons nagé. L'eau glissait sur mon corps. Elle caressait et apaisait les cicatrices que des mois de combats avaient tracées Hans jouait comme un enfant. Un enfant dans un corps d'homme, un enfant brisé par le poids des visions adultes, trop lourdes à porter.*

*Le soleil éclairait la rive. Je me suis allongé dans l'herbe pour me sécher. Le soleil chauffait ma peau. Le contraste avec la fraîcheur de l'eau apaisait les frissons qui me hérissaient. Soudain, une ombre masqua le soleil. Devant moi, Hans se tenait droit. Je ne voyais pas ses yeux, mais je les sentais sur moi. Il me détaillait. Puis il s'allongea à côté. Sa respiration suivait le clapotis de l'eau. Régulier et apaisant. Finalement, je sommais dans un sommeil doux et profond. Sans rêves ni cauchemars. Sans bombes ni cadavres. Le premier sommeil véritable. Celui qui permet d'espérer de meilleurs jours.*

*Puis, quelque chose se passa. J'ai honte. Honte de m'être laissé emporter. Honte de ce que j'ai ressenti, et de ce que je ressens encore, rien qu'à l'évocation des souvenirs.*

*La chaleur du soleil m'enveloppait. Mes songes étaient doux. La quiétude m'était revenue. Soudain, je sentis quelque chose qui effleura mon bras. Délicatement. Je ne voulais pas ouvrir les yeux, tellement je me sentais bien dans les brumes des rêves. La caresse de l'herbe sur mon dos se faisait l'écho des brins qui zigzaguaient sur mon bras. Je soupirais, persuadé de dormir encore. Puis, des frissons sillèrent ma peau quand l'herbe glissa sur ma nuque, dans mon cou et sur mon épaule. Je restais là, profitant de la volupté des songes, oubliant que j'étais nu au bord de la rivière. Je ne pensais ni à la guerre ni à Hans qui dormait près de moi.*

*Des lèvres se posèrent sur les miennes. Ce rêve prenait une tournure toute romantique et terriblement champêtre. J'avais une main pour toucher celle qui me touchait. Je ne reconnaissais pas son parfum, tout en restant certain de l'avoir déjà senti. Le baiser fut long. Doux. Langoureux. Nos bouches humides se délectaient de la saveur de l'autre. Je voulais voir qui m'embrassait ainsi, mais les brouillards de la sieste me retenaient toujours. Je ne voulais pas que cesse cette douceur. Et en ouvrant les yeux, j'étais certain de condamner à jamais cette savoureuse illusion.*

*Les rêves ont cette particularité de sembler si réel parfois. Cela m'étonne toujours de pouvoir voir, discuter et ressentir autant d'éléments comme si leur existence ne venait pas du fruit de mon imagination. Les rayons du soleil réchauffaient mon corps. Ils lui rappelaient la chaleur de corps disparus depuis longtemps. D'un coup j'entrouvris les yeux pour saisir une image de la pourvoyeuse de bonheur et la garder en moi comme un trophée. Ma surprise fut totale. Abrupte. Incongrue. Inconcevable. Je sursautais et voulus me dégager de cette étreinte. Le corps qui se berçait contre le mien, la peau qui me caressait. La bouche qui m'embrassait. Oh Seigneur, était-ce possible que ce fut ce qui se passait ? Dans l'ombre du soleil, je reconnus la silhouette. Longue et fine. La peau incroyablement*

douce. Jamais je n'aurais osé imaginer... je ne peux décrire ma réaction. Je repoussais son corps. Que nous arrivait-il ? La guerre n'en avait pas fini de jouer les trouble-fête, il fallait qu'elle s'immisce jusque dans nos désirs les plus purs, et qu'elle détruise tout. Hans... non je ne pouvais pas. Je ne voulais pas. Et pourtant, cette douceur, ce désir charnel si fort et si intense. Quelle horreur !

Ses grands yeux plongèrent en moi. Ni le dégoût ni la gêne ne se lisaient. Il tendit la main vers moi. Je me raidissais. Que faisait-il ? Qu'attendait-il de moi ? Son regard, dépourvu de haine, se fit tendre. Il comprenait mon désarroi. Je ne bougeais pas. Il approcha son visage du mien. Je sentais le parfum sur lequel je n'avais pu mettre un visage auparavant. Il déposa un baiser sur mes lèvres. Un baiser identique en tout point à ceux de mes rêves. Se pourrait-il que... ?

Comme je n'esquissais un geste, il se rapprocha. Sa main passa dans mes cheveux. Elle descendit sur ma nuque, glissa sur mon épaule le long de mon bras. Elle remonta dans mon dos, sans que les baisers n'aient cessé. Sa bouche s'offrait à moi comme jamais un cadeau tel m'avait été offert. Mon esprit s'effaçait. Ma raison vacillait. Mon cœur cognait fort dans ma poitrine. Mon corps s'élança et rendit les caresses. Sa peau était douce. Ses baisers sucrés. Son parfum m'enivrait. Il se coucha sur moi. Son corps frêle et ses jambes. Il se mêlait à moi. Ses lèvres et ses mains exploraient mon corps. Ses gestes se voulurent rassurants et experts, alors qu'il n'était qu'un tout jeune homme. Je le considérais comme un gamin parce que j'étais plus âgé. Mais c'est lui qui donnait le tempo à nos corps.

Je sentais nos virilités l'une contre l'autre. Mon corps entier brûlait de désir. Mon désir de mâle, brut et puissant vola en éclat. J'attrapais les hanches. Sans paroles, j'intimais les caresses que je voulais. Mais je voulais plus. Hans le comprit. Avec une infinie précaution, il m'offrit ce dont je n'imaginai. Je me laissais faire. Il restait sur moi et son corps glissait sur le mien comme une femme l'aurait fait. Sa respiration suivait la mienne. Mes mains prenaient ses rondeurs. Il se soulevait et s'abaissait, il gémissait et plongeait ses yeux dans les miens. Ma bouche chercha ses lèvres. La danse folle de nos corps dura, me

*semble-t-il, encore des heures. Le désir montait, le plaisir jaillit de nos corps en sueur. Dans un rôle étouffé par un baiser, Hans s'allongea sur moi. Son cœur battait aussi fort que le mien. Il me sourit et le soleil, seul témoin de cet ébat incroyable luisait au-dessus de nos têtes.*

Antoine ne s'attendait pas à ce qu'il venait de lire. Le carnet à la main, il restait songeur. La découverte d'un manuscrit aussi sulfureux le mettait mal à l'aise. Il se faisait l'effet d'un voyeur qui le dérangeait. La relation entre ses deux hommes l'importait peu au fond, mais elle le troublait dans ses mots et ses descriptions. Et qui l'avait écrit ? Il feuilleta encore quelques pages.

*...cette nuit, nous fîmes l'amour. Nos corps se plaisaient à s'offrir à l'autre. La volupté des caresses, la fougue de la jeunesse...la raison ne saurait expliquer ces sentiments. Hans est ...surprenant. Sous ses airs angéliques se cache une maturité qui ne s'autorise aucune pudeur. Il donne et reçoit le plaisir comme on boit l'eau fraîche à la rivière. Nous n'en parlons pas, mais nous avons bien conscience que nous ne pourrions nous terrer ici éternellement. Quel dommage...je me surprends à redouter une séparation. Ce petit bout d'homme m'a chaviré le corps et l'esprit.*

*... à l'aube, le grondement des combats nous a tirés du sommeil. Blotti contre moi, Hans tremblait. Il ne veut pas rejoindre son armée. Il me répète que nous devons fuir. Ensemble. Ma raison répond que c'est impossible, mais mon cœur et mon corps veulent y croire.*

*...les avions survolent de plus en plus régulièrement la forêt. La crainte que le front se déplace vers notre havre de paix nous paralyse. Hans voudrait que nous allions vers le sud. Il redoute qu'une bombe ne finisse par nous atteindre. J'ai beau le rassurer, il n'en démord pas. Partons, répète-t-il, bientôt il sera trop tard. Je ne voudrais pas le croire. Ici nous sommes coupés de toutes les nouvelles. Notre vie se limite à un peu de chasse, de pêche et de la cueillette. Il n'y a rien d'autre à faire, si ce n'est...*

*... enfin j'ai dit oui à Hans. Nous marcherons de nuit et nous reposerons la journée. Nous quittons l'enfer qui nous a unis. L'été touche à sa fin et nous ne voulons pas nous faire rattraper par un automne pluvieux et froid.*

*...nous cheminons à travers les arbres. Nous sommes partis dans la direction d'où venaient les avions. Nous n'empruntons pas les routes. Parfois, nous chapardons de quoi manger dans les fermes. Mais, cela devient de plus en plus difficile de trouver de la nourriture. Beaucoup de maisons sont désertes. Où sont passés les habitants ? Se pourrait-il que tous soient partis au front ? Mais les femmes et les enfants ? Qui va cultiver les terres pour nourrir les soldats. Je ne dois pas penser comme ça, mais cette idée me taraude.*

*...dans une grange abandonnée, quelques volailles picorait de maigres grains. Le toit défoncé, les champs non labourés. La honte qui m'assaille est plus grande à mesure que nous découvrons l'arrière du conflit. Hans garde espoir. Il est une source inépuisable de bonheur qui est improbable dans l'époque que nous vivons. Il se réjouit de découvrir la campagne. Il se blottit toujours contre moi et s'offre sans retenue à chaque escale. Il s'épanouit comme un soleil d'été.*

*...Les jours passent. Nous progressons lentement, toujours à couvert. Nous redoutons d'être arrêtés, mais le lien qui nous attache l'un à l'autre est trop fort. Nous ne pouvons résister à nos désirs. De liberté ou charnels, ils nous gouvernent et nous mettent en marche vers notre avenir. Hans dort. Je n'imaginerai pas ma vie sans lui. Je regarde son visage, ses cheveux blonds, et ne me résous à le perdre. Que deviendrais-je sans lui ?*

*...Nous avons bien cru nous faire repérer. Une troupe d'artilleurs est passée à quelques dizaines de mètres de nous. Le souvenir de l'entrain qui résonnait dans les voix de mes camarades a surgit. Puis il s'est effacé quand j'ai aperçu les mines résignées de ce convoi. Les nouvelles du front seraient-elles aussi mauvaises ? Je suis déchiré entre patriotisme et passion. Hans...*



Alice poussa la porte d'entrée. Elle se donnait à cœur de marquer ses entrées, une de ses caractéristiques acquises depuis l'enfance. Elle fut surprise de trouver son frère toujours installé dans le fauteuil. Elle s'approcha et remarqua la tasse encore pleine d'un thé froid. Il tenait un carnet et des lettres. A la couleur du papier, elle sut qu'ils étaient anciens. Alors, tu as trouvé une carte au trésor ou un testament, demanda-t-elle railleuse. Antoine, lui raconta son inspection du grenier, la malle et la boîte en fer, la découverte de ce témoignage surprenant. Alice écouta et ne put apporter de réponse sur l'origine du carnet et des lettres. Et ça se finit comment, voulut-elle savoir. Antoine chercha les dernières pages.

*...Mon cœur saigne comme jamais. Hans ne voit qu'une issue. Les personnes qui nous hébergent depuis plusieurs jours, nous suggèrent de partir. J'aimais cette maison. La vue sur les champs. Les vallons et les rivières alentours. Pour gagner gîte et couvert, nous aidons aux travaux de la ferme. Les vieux apprécient, je crois, particulièrement Hans, malgré son accent. Ils ne posent pas de questions. Déjà les gendarmes battent la campagne. Ils recherchent tous les hommes en âge de combattre. La grand-mère nous a cachés. Elle a déjà perdu trop d'enfants dans sa vie. Elle dit qu'elle ne pourra en supporter davantage. Nous allons devoir les quitter. Ils ne pourront pas continuer à nous cacher. Déjà dans les villages plus bas, on raconte des choses, disent-ils. Ils ne veulent ni ennui ni nous donner en pâture. Mais ils ne peuvent décemment pas se mettre à dos toute la vallée. Ils nous ont donné des vêtements et préparé un paquetage pour le voyage. J'ai demandé à la grand-mère d'envoyer une lettre pour moi. Je voudrais donner des nouvelles, les dernières, à ma famille.*

*... les gendarmes sont revenus. Le diable se joue de nous. Nous sommes prostrés dans le grenier. Hans se serre contre moi. Il me murmure qu'il a peur. Il craint que nous n'arrivions à nous sortir de là. Il plonge ses yeux dans les miens et me dit qu'il m'aime, qu'il ne vivra plus sans moi. Malgré mes tentatives pour le calmer et le rassurer, mes mots restent vains. Son angoisse ne diminue pas. Nous avons*

*décidé de ne rien prendre. Hans se méfie des regards en biais des vieux. Nous ont-ils surpris, ou pis, veulent-ils nous dénoncer ?*

*Nous ne voulons persister dans cet effroi et dans cette maison maudite. Cette nuit, nous partirons.*

*... je n'écrirai pas où nous allons, ni où nous sommes pour l'instant. Nous sommes passés par la fenêtre du grenier. Tels des chats, nous nous sommes faufiletés sur le toit et avons pu gagner la grange. Là, nous avons pris des bicyclettes et sommes partis à travers les chemins de terre. Sans au-revoir ni adieu aux deux vieux qui, j'en suis convaincu, ne nous voulaient pas que du bien. Serait-ce notre avenir, à Hans et moi ? Devrons-nous toujours fuir et nous excuser d'être qui nous sommes ? Nous ne savons pas de quoi demain sera fait, mais nous voulons ardemment le partager. Hans et moi. Les doutes, les remords et les messes basses sur notre relation m'importent peu. L'important est que nous restions ensemble. Quoi qu'il en coûte. Peut-être vivrons nous comme des ermites ou des parias, mais que serait la vie sans le sel de l'amour ? Je me rends compte que, sans Hans, je serais passé à côté de ma vie. Il a illuminé mon ciel au milieu d'une pluie de bombes. Il m'a sorti de la tombe dans laquelle je croyais vivre. Grâce à lui, le mot amour trouve un sens profond, éternel même. Je ne savais pas que je l'avais attendu toute ma vie. Ses yeux sur mon corps, sa bouche sur la mienne ne sont que le miel d'une friandise savoureuse et exaltante. La passion nous emporte, nous lie et nous protège. Dieu, s'il existe, n'aurait pu inventer plus bel amour.*

Ainsi le carnet s'achève, Antoine tourna la couverture. Quoi, c'est tout, s'étonna Alice. Il doit bien y avoir autre chose, rajouta-t-elle. Le frère et la sœur s'inquiétaient de ne pouvoir mettre un nom sur l'auteur. Et cette histoire, comment finissait-elle ? Les deux amants avaient-ils fui ? Et où ? Comment le carnet était-il arrivé dans ce coffre ici, au milieu de nulle part ?

Alice se leva, attrapa la bouteille de vin posée sur la table et remplit les livres. Elle suggéra de passer en revue les lettres. Elles étaient toutes adressées à Mathilde Meunier. Meunier comme le nom de

famille d'une grand-tante de leur mère, disparue depuis longtemps. Alice se rappelait vaguement l'avoir croisée ici.

Une lettre datée de janvier 1917

*« Ma chère Mathilde,*

*Je ne sais par où commencer. Toute cette histoire a débuté il y a quelques temps déjà. Mon silence a pu te surprendre. Peut-être as-tu cru à ma mort. Crois bien que je suis navré de la peine et du chagrin que je te cause et je tenais à m'en excuser à présent. Je suis arrivé dans un endroit préservé des atrocités passées. Ce n'est pas le paradis, mais j'aspire à y demeurer pendant les mois suivants.*

*Il me plait de t'imaginer découvrant cette lettre. Je ne serais pas surpris que tu l'aies attendue depuis longtemps. Ces quelques mots rapides espèrent te trouver en forme. Transmets bien de ma part tous mes vœux à nos amis communs. Tu sauras à qui.*

*Je ne suis pas en mesure de te transmettre une adresse à laquelle tu pourrais m'écrire. Dès que cela sera possible, je ne manquerai pas de te le faire savoir.*

*Affectueusement, L.*

- Eh bien, nous allons finir par y voir un peu plus clair, tu ne crois pas ?
- Tu nous vois mener une enquête pour retrouver un soldat, son amant et le lien avec une vieille tante morte depuis des lustres ?
- Buvons à la santé d'un petit secret de famille !
- Et regarde ça, Antoine montrait une carte postée en Indochine.

*Février 1919*

*Ma chère Mathilde,*

*Tu avais raison, l'Indochine est merveilleuse. Tellement différente de ce à quoi je m'attendais. H. est en adoration devant la splendeur des paysages. La population locale est très attachante. H. t'embrasse.*

*Affectueusement, L.*

— C'est incroyable. Et ça dure jusqu'à quand ? demanda Alice.

Antoine fouilla dans le tas d'enveloppes. Des dizaines de cartes et de lettres s'épandaient sur plusieurs années. Jamais il n'était précisé clairement où les amants vivaient. Mais, la correspondance épistolaire permettait de les suivre jusque dans les années 1950.

Après un tri attentif, Antoine et Alice trouvèrent une dernière lettre. L'enveloppe affichait un envoi en date du 23 juin 1953. Le papier, soigneusement plié, portait les marques de plusieurs lectures. Mathilde a dû la relire plusieurs fois, glissa Alice.

*Chère Mathilde,*

*Nous n'avons jamais pris le temps de nous connaître. L. aurait voulu revoir son pays, sa ville et sa famille. Malheureusement, nous ne disposons que de peu d'informations sur le sort qu'on nous aurait réservé. Ces derniers mois, L. était très affaibli. Toujours soucieux, il griffonnait de moins en moins. Il restait assis dans son fauteuil et fixait l'horizon. Son regard dans le vague, je crois qu'il avait compris que jamais plus il ne reverrait sa douce terre. Cela lui a-t-il porté un coup ? Evidemment me répondrez-vous. Derrière son assurance et son aplomb, vous et moi savons combien il était tendre et tourmenté.*

*Ces dernières semaines furent une épreuve. Une de plus. Une de trop. L. n'a pas voulu confier les douleurs qui le malmenaient. Aussi, j'ai découvert, bien trop tardivement, qu'un médecin lui administrait un traitement pour son cœur.*

*Jusqu'à la fin, je suis resté à son chevet. Il n'a pas souffert. Il s'est endormi, a murmuré quelques mots tendres pour ceux qui l'aimaient. Pour vous. Pour moi. Puis il s'en est allé. Paisiblement.*

*Je suis vraiment désolé de vous annoncer cette triste nouvelle. Vous êtes la seule que je puis dire connaître de sa famille. Il m'a demandé de vous transmettre son carnet. Celui où tout a commencé, disait-il. Je n'ai pas voulu parcourir les lignes qu'il avait écrites. Par respect. Par pudeur aussi. Vous jugerez seule de ce que vous en ferez.*

*Je me doute que votre chagrin est à la hauteur du vide que je ressens. Je n'étalerais pas plus longuement les généralités, connues et éprouvées par la disparition d'un être cher.*

*Si vous souhaitez effectuer le voyage jusqu'ici pour un hommage, je vous accueillerai avec plaisir. Toutefois, je comprendrais également qu'il vous soit impossible d'entamer un tel voyage, ou même une correspondance avec moi.*

*Je poursuivrai la vie que nous avons menée ici. Simple et dans la quiétude insulaire que nous avons su trouver après des années de voyage. Je garde de L. un précieux et tendre souvenir. Une vie riche et complète. Je me dois de vous écrire ces mots et vous témoigner une affection pour le soutien sans faille que vous nous avez donné.*

*Il serait fort cavalier si je poursuivais plus avant mes confidences. Il m'en vient cependant une dernière. L. fut heureux.*

*H.*

Alice et Antoine se regardèrent. La tante Mathilde avait conservé dans une malle cette correspondance. Alice ne savait pas qui pouvait être L.

Le frère et la sœur discutèrent longuement sur les cartes, les timbres et leurs hypothèses se rejoignaient. Les deux amants avaient quitté la France en guerre. Heureux de s'être trouvés, ils s'étaient sûrement engagés sur un cargo de marchandise pour s'éloigner du vieux

continent. De là, ils avaient poursuivi leur voyage à travers les îles, les archipels pour finalement s'ancrer dans un paradis terrestre.

- Finalement, on n'en sait pas beaucoup plus, dit Alice.
- Bien sûr que si. On sait tout ce dont nous avons besoin.

Le lendemain, Alice et Antoine rangèrent le carnet et les lettres. Dans le fond de la malle, ils trouvèrent une photo. En noir et blanc, deux jeunes hommes posaient devant un mont. Au dos, inscrit à l'encre noire Mont Oave, archipel des Marquises, 1927, H.et L.

- Et ils vécurent heureux pour toujours, conclut Antoine.

FIN